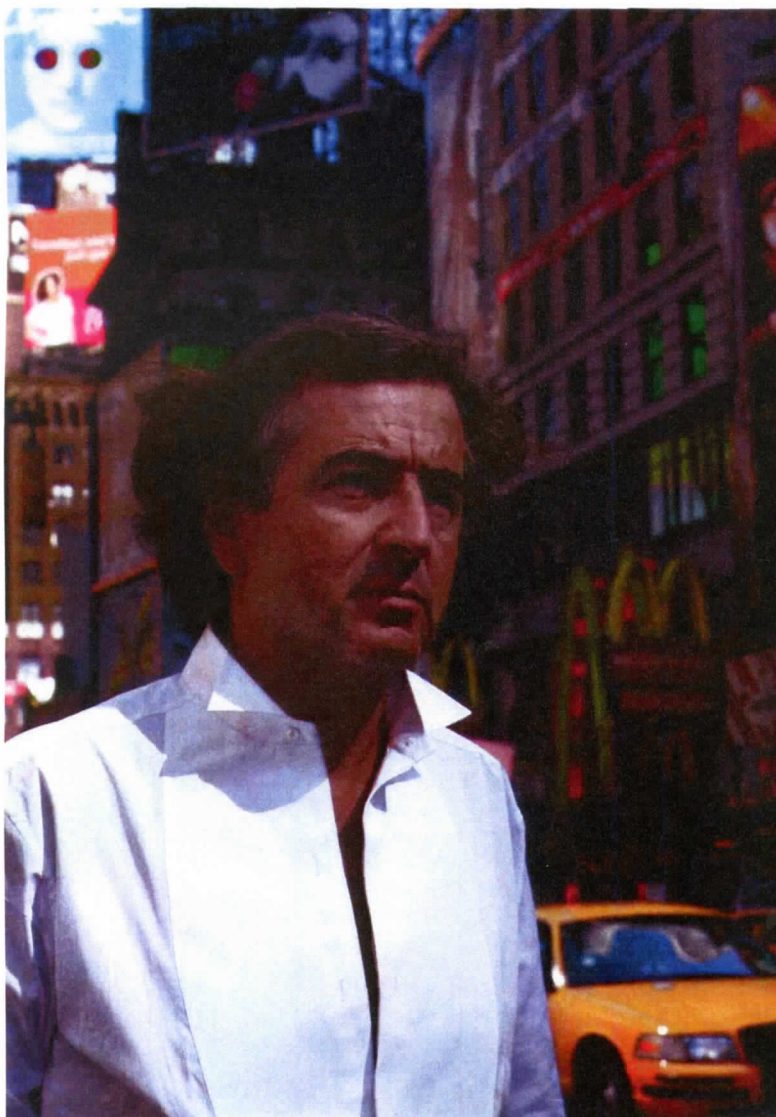


●●● acte de l'identité d'origine et se gardant de la nier ou de la forclure, l'intégrant à l'identité nouvelle qui, à la fois, l'absorbe et la consacre, m'a très vite semblé moins imprudent et, surtout, plus efficace...

La perspective du voyage et le choix de la route comme méthode pour coller à l'échelle des réalités américaines, à l'immensité de l'espace, ne sont-ils pas davantage la traduction d'une image fantasmée de l'Amérique, celle des road movies de votre génération et d'Elvis Presley – vous faites d'ailleurs une étape en forme de pèlerinage à Memphis?

Oui, sans doute. Vous avez sans doute raison. Mais à condition d'ajouter que ce que vous appelez cette « image fantasmée de l'Amérique » est partie prenante, indissolublement, de l'idée que, comme tous les Européens ou, en tout cas, tous les Français, j'en ai nourri. Et à condition

▼ Bernard-Henri Lévy à New York. Avec son dernier livre sur les États-Unis, il entend « opposer à l'antiaméricanisme en train de devenir la religion planétaire dominante le seul antidote qui vaille : à savoir la réalité ».



d'ajouter aussi qu'il en va de la sorte, aussi, pour les Américains eux-mêmes et, donc, pour l'Amérique comme telle : que serait son espace sans ses road movies? son immensité sans ses westerns? êtes-vous sûre de savoir ce qui fut premier et, là encore, constitutif du fictif ou du réel, du fantasmé ou du concret, de l'imagerie cinématographique ou de la réalité prétendument brute du paysage lui-même? Que la nature n'existe pas, qu'elle ne soit jamais complètement naturelle, qu'elle soit façonnée par des fantasmes et pétrie dans un imaginaire, qu'elle ne puisse jamais, surtout, être séparée de ce qui l'a pétrie, qu'on ne puisse pas lui « ôter » sa part d'imaginaire comme on retire, œuvre faite, un échafaudage ou un patron, cette vieille thèse philosophique ne m'a jamais semblé si clairement vérifiée qu'ici, aux États-Unis, sur ces routes dont je ne savais parfois plus, en effet, de quel ordre elles relevaient – peut-être, je ne sais pas, parce que c'est aussi là, n'est-ce pas, la capitale mondiale des images...

Tout en mettant en avant la spécificité de votre propre questionnement, vous invoquez un style tocquevillien, en faisant de ce dernier « l'inventeur d'une forme moderne de reportage », dans la façon, écrivez-vous, de laisser les choses venir à soi, de n'exclure aucune information mais de les rapporter constamment à une idée. Est-ce une réponse à ceux qui critiqueraient une vision forcément partielle de la réalité américaine? Quelle est votre idée fixe? Où se trouve l'unité du voyage?

Je crois que c'est la première fois que j'écris un livre sans idée fixe. Je le dis, à un moment. Je dis, exactement, que c'est un livre dont la rhétorique « ne me ressemble pas ». Et c'est vrai. Il est beaucoup moins systématique, beaucoup moins monomaniacal, que tous mes livres précédents – y compris ceux qui relevaient du reportage mais qui, comme mon roman quête sur Daniel Pearl, ou comme mon livre sur les guerres oubliées, étaient encore habités par la volonté de plaider, de prouver. Rien, ici, de tel. Ou peut-être si. Mais très à la marge. La volonté, simplement, d'opposer à l'antiaméricanisme en train de devenir la religion planétaire dominante le seul antidote qui vaille : à savoir la réalité.

Quels sont aujourd'hui, selon vous, les principaux traits de l'« Empire américain »?

Je ne crois pas à cette idée d'« Empire américain ». Je ne crois pas, ou plus, à l'idée d'« empire » en général. Je ne crois pas, ou plus, que l'idée traditionnelle d'empire, c'est-à-dire l'image classique d'une grande nation s'étendant, se dilatant et occupant, pour les absorber, des nations, des peuples, des civilisations extérieures, rende compte de ce qu'il en est, vraiment, des systèmes modernes de domination et de sujétion. Et, n'y croyant pas en général, révo-

quant en doute, à la suite de Toni Negri (1) et de quelques autres, ce concept classique d'empire, je n'y crois pas non plus, vous le comprenez bien, dans le cas particulier de l'Amérique.

En finir avec l'Empire, donc. En finir, pour comprendre l'Amérique et pour comprendre, notamment, la modalité très spéciale de sa relation avec le reste du monde, avec toute la problématique héritée, au fond, de Rudolf Hilferding, Rosa Luxemburg et Lénine. Tels étaient, en la circonstance, la tâche et l'objectif.

**Et le nationalisme ? Vous décrivez, au début du livre, l'impression que produit sur le voyageur qui débarque à Newport la floraison des drapeaux américains, manifestation du sentiment patriotique.**

Oui. Sauf que je m'inscris en faux, là, contre l'idée reçue. Cette déferlante de drapeaux ce n'est pas la preuve, pour moi, d'un nationalisme arrogant mais, au contraire, d'un nationalisme blessé, incertain de lui-même, presque précaire et qui, du coup, se croit obligé d'en rajouter.

**Est-ce de là que vient votre « compréhension », pas très fréquente chez les Français, du phénomène néoconservateur ?**

Non. Ça, c'est autre chose. Je n'aime pas les néoconservateurs. Ce n'est évidemment pas pour eux que je voterais si j'étais américain. Mais je refuse leur diabolisation. Je récuse la démarche qui fait traiter en fascistes des hommes et femmes dont le programme est, à tort ou à raison, de répandre les lumières de l'« exceptionnalisme américain » traditionnel. Je dis juste aux Français : droite pour droite, vous préférez quoi – la droite d'autrefois, qui soutenait Pinochet, les généraux argentins et tous les pires dictateurs de la planète ? ou celle-ci, qui se donne pour but, non sans naïveté et au prix d'erreurs politiques terribles, de répandre la démocratie dans le monde arabe et ailleurs ?

**Vous adoptez une attitude très critique, en revanche, face au développement des nouvelles Églises. Faut-il voir là le dernier avatar d'un individualisme démocratique poussé à l'extrême, la religion ne jouant plus le rôle régulateur que lui assignait Tocqueville ?**

Le problème avec ces Églises, ce n'est pas tellement leur côté « réactionnaire ». C'est leur prosaïsme. Leur confusion du sacré et du profane. C'est cette idée d'un Dieu personnel et fraternel, sorte de *good guy* qui répondrait, dans l'immanence et l'immédiateté, aux besoins de chacun et qui vous dicterait, par exemple, un régime alimentaire adéquat (les fameux régimes « Fit for Him », c'est-à-dire « mince pour Lui », de l'Église « non dénominationnelle » de Willow Creek). Ce schéma-là, pour moi, n'est plus tout à fait un schéma chrétien. Ce Dieu omniprésent, cet intarissable bavard, cet ami qui vous veut du bien et

qui, comme la rumeur du monde, ou comme l'inconscient, ne se tait jamais, n'a plus grand-chose à voir avec le Dieu présent et absent, loquace et silencieux, tout proche et soudain très loin, des religions judéo-chrétiennes...

**L'Amérique a été le grand pays innovateur du siècle dernier. Avez-vous perçu des changements majeurs dans le mode de vie des Américains, l'invention de nouvelles manières de vivre ? Qu'en est-il par exemple aujourd'hui de cette révolution des mœurs qui fut d'abord émancipatrice puis pencha dans un retour de balancier du côté du fondamentalisme ?**

C'est compliqué. Il y a cela, bien sûr. Il y a les *mega-churches* et les ligues de vertu antiavortement. Il y a ce puritanisme qui traverse toutes les classes de la société et toutes les tranches du spectre idéologique et politique. Il y a ces gens de MoveOn.org, en principe de gauche et même assez radicaux, mais dont j'ai découvert avec stupeur qu'ils ont créé leur mouvement, au plus fort de l'affaire Lewinski, sur un double mouvement de rejet, primo de la crapulerie ultrarépublicaine, et secundo du libertinage clintonien.

Mais, si vous m'avez bien lu, vous avez vu qu'il y a aussi et déjà, selon moi, un nouveau « nouveau courant » qui se développe dans le pays et qui se caractérise, celui-là, par des phénomènes très intéressants de singularisation, d'écart par rapport à la norme, de différenciation individuelle qui, tous, vont grandissant. C'est, pêle-mêle, ce catholique texan, adepte du *home-schooling*; ces jeunes et moins jeunes néourbains attachés à sauver un immeuble en péril d'une ville fantôme de la région des Lacs; ce sont ces gens en train d'inventer des modalités postmodernes d'habitation de la Prairie; ces autres, tous ces autres, qui se font une règle, un devoir moral, un principe dandy, de se tenir à l'écart des grand-messes communautaires c'est-à-dire des machines d'abrutissement programmé que sont, bien souvent, la télévision, les marques, les manifestations de la religion civique sportive ou, justement, les grandes Églises débilitantes et néopaiennes... Cela aussi, c'est l'Amérique.

**Quel jugement portez-vous sur cette révolution culturelle que représente depuis une vingtaine d'années la montée des minorités ?**

Un jugement plutôt positif. Je crois que l'on a beaucoup exagéré par exemple, en France, cette affaire de *political correctness*. On s'est moqué. On a insisté sur les cas les plus ridicules. On a fait tout un plat de tel groupuscule proposant de réécrire la *Blanche Neige* de Grimm pour y effacer toute trace d'offense à l'encontre des « sept nains »; de tel quarteron de lesbiennes ●●●

(1) *Empire*, Michael Hardt, Antonio Negri, éd. 10/18, 2004.

« Je ne crois pas à cette idée d'Empire américain. Je ne crois pas, ou plus, à l'idée d'empire en général. »